Document généré le 16 avr. 2024 10:47

Liaison

Iceberg droit devant

Pierre-Mathieu Tremblay

Numéro 130, hiver 2005–2006

URI : https://id.erudit.org/iderudit/40679ac

Aller au sommaire du numéro

Éditeur(s)

Les Éditions l'Interligne

ISSN

0227-227X (imprimé)
1923-2381 (numérique)

Découvrir la revue

Citer ce compte rendu

Tremblay, P.-M. (2005). Compte rendu de [Iceberg droit devant]. *Liaison*, (130), 45–45.

Tous droits réservés © Les Éditions l'Interligne, 2005

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/

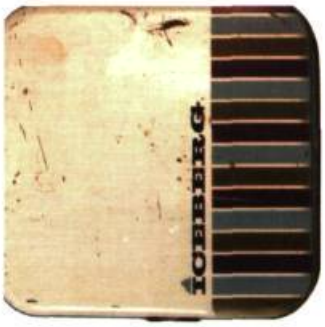
Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

https://www.erudit.org/fr/

Iceberg droit devant

Pierre-Mathieu Tremblay



Il faudrait avoir des oreilles frileuses pour que le premier album d'Iceberg nous laisse de glace. L'album éponyme du groupe originaire d'Ottawa est d'une qualité sonore irréprochable et se montre digne de la production électro-jazz mondiale.

Paru durant l'hiver 2005, Iceberg avait de quoi surprendre dès la première écoute, tant le son du groupe est loin de la production musicale franco-ontarienne actuelle, pourtant fort diversifiée.

Composé d'André Dupuy et Dominique Saint-Pierre, deux anciens membres du groupe Kif Kif, de même que d'Olivier Fairfield, Fred Guignion, Daniel Boivin et Pat Bisson, Iceberg propose, sur son premier album, 13 pièces majoritairement instrumentales.

Aux sonorités électroniques, aux séquençages, aux collages et aux tables tournantes, se mêlent allègrement guitares, claviers et percussions. Sur papier, le mélange de technologie et d'instruments plus traditionnels a de quoi laisser sceptique, tant les essais infructueux ont été nombreux par le passé. L'intégration entre les deux formes de création a trop souvent été maladroite et a même frôlé l'amateurisme, dans certains cas.

Or, la cohérence qui se dégage de l'album d'Iceberg est simplement stupéfiante. Loin de s'éparpiller, le groupe est parvenu à composer une trame musicale dont la richesse et la modernité n'entament en rien l'irrésistibilité.

Plus surprenant et réjouissant encore est le choix de se tourner vers le français pour quatre des cinq textes présents sur l'album. Il faudrait même parler d'un certain courage, puisque les sentiers musicaux empruntés par Iceberg sont plus communs dans le monde anglo-saxon que dans l'espace francophone. Nul doute qu'il aurait été plus simple pour Iceberg de s'inscrire dans la continuité de la scène musicale électro anglophone, plutôt que de faire figure de défricheur au Canada français.

Le pari du groupe s'avère réussi dès la troisième plage de l'album, qui est en fait la première chanson. « Les barques » montre que le groupe ne fait pas que s'inscrire dans un courant musical établi, mais qu'il se permet aussi de l'enrichir. La partie vocale débute, en effet, par une turlute (dam-dilidili-dam), avant d'enchaîner sur un texte annonçant un monde nouveau. Ainsi, turluter dans « Les barques » permet à Iceberg d'inscrire son incontestable modernité dans la tradition. Plutôt que de faire table rase du passé musical du pays, le groupe l'intègre, au contraire, fort harmonieusement, et sans que le passé semble plaqué sur l'air moderne qui fait voguer le navire.

Ce métissage du passé et du moderne n'est cependant pas la mission que s'est donnée le groupe. Au contraire, les rythmes et les bases musicales des autres plages de l'album découlent directement de courants musicaux très actuels. Sans être omniprésent, le *scratching* du disque-jockey Pat Bisson se démarque en réussissant à accompagner et à enrichir les musiques, sans être à l'avant-plan.

Au même titre que les musiques fort diversifiées, les textes témoignent de l'originalité de la formation. Sans être des perles de poésie, on décèle tout de même dans les paroles un désir de s'affranchir des histoires faciles, des clichés et de la chanson sucrée jetable.

Prenez une pièce comme « Le désert de Soohm », dont le texte s'apparente à une légende. Il s'agit sans doute d'une des pièces pop les mieux arrangées en Ontario français depuis des années. Pourtant, il est facile de ne pas le remarquer tant elle s'inscrit en toute normalité dans la continuité musicale de l'album. Même « Les parapluies de latex », une pièce acid-jazz plus légère, atteint son objectif. J'écris cette phrase en dansant !

Avec ce premier album, Iceberg se distingue non seulement des productions franco-ontariennes par sa profondeur et sa diversité, mais la réalisation instaure de nouvelles normes de qualité. Plutôt que de repiquer des effets à gauche et à droite, le réalisateur Charles Fairfield et le groupe ont plutôt choisi la voie de la création sonore et de l'exploration en studio. Ainsi, certains traitements sonores ont été enregistrés en plaçant divers objets sur les peaux de tambours et en jouant sur l'emplacement des micros.

Rarement un son aussi organique se sera dégagé d'un album électro-jazz.

Et que ceux qui croient que le travail en studio peut transformer un petit groupe honnête en un excellent groupe se détrompent. Dans le cas présent, la magie ne provient pas d'un enrobage sonore excessif et trop travaillé. S'il y a des ajouts sur les pistes, la base de chacune d'entre elles a été enregistrée en direct par l'ensemble des musiciens, ce qui suggère que l'unité du groupe n'est pas factice.

Qui plus est, il s'agit d'un de ces albums précieux, qu'on réécoutera avec un plaisir renouvelé dans quelques années... et sur lequel le réchauffement climatique n'aura aucune emprise. ■

Pierre-Mathieu Tremblay est journaliste pour le site Internet radio-canada.ca/ontario.